

Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale d'Homi Bhabha

Dalie Giroux

Number 258, Fall 2016

La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giroux, D. (2016). Review of [*Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* d'Homi Bhabha]. *Spirale*, (258), 39–42.

HOMI BHABHA ET LE QUÉBEC : APPEL À UN « ACTE INSURGEANT DE TRADUCTION CULTURELLE »

PAR DALIE GIROUX

**LES LIEUX DE LA CULTURE.
UNE THÉORIE POSTCOLONIALE**
d'Homi Bhabha, trad. Françoise Bouillot
Éditions Payot, 2007, 416 p.



Avec Franz Fanon, Edward Said, Gayatri Spivak et Stuart Hall, parmi d'autres, Homi Bhabha aura contribué à créer un courant théorique et critique postcolonial, aujourd'hui bien implanté dans le cursus des sciences humaines anglo-américaines. Ce courant peinera pourtant à prendre sa place dans le monde francophone. *The Location of Culture*, opus magnum de Bhabha paru chez Routledge en 1994, ne sera traduit vers le français par l'écrivaine et traductrice Françoise Bouillot qu'en 2007, sous le titre *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, et c'est depuis une dizaine d'années seulement que la France découvre et traduit les auteurs de ce courant, notamment par le travail valeureux mais inégal de la maison d'édition Amsterdam (il faut lire Claire Joubert dans la revue *Littérature* sur la traduction de Bhabha et l'incursion du courant postcolonial en France).

Pour ce qui est du Québec, si la notion d'hybridité est mobilisée depuis longtemps par les études littéraires, il semble que la question politique du postcolonialisme, telle qu'elle est problématisée

par cette école de penseurs montés des colonies, ne fasse que commencer à émerger dans les sciences humaines et sociales et en philosophie. La question affleure notamment à travers un engouement récent (et pas toujours maîtrisé – la bonne volonté dépassant souvent largement le degré de connaissance) pour les questions autochtones, mais aussi à partir de polémiques culturelles qui semblent rejouer les guerres coloniales par d'autres moyens – je pense ici au débat à plusieurs égards malheureux qui oppose les détracteurs et les défenseurs du film *of the North* de Dominic Gagnon.

D'une certaine manière, Bhabha n'est pas encore arrivé dans les cercles d'idées politiques francophones en Amérique. Deux obstacles y ont, je crois, concouru, qui sont d'une part la présence forte, au Québec, d'un discours de récusation républicaine du multiculturalisme (auquel est à tort associée la notion d'hybridité culturelle) et d'autre part la suspicion et la marginalité dans laquelle sont, malgré les apparences, tenus le poststructuralisme, la pensée dite postmoderne et autre déconstructionnisme, auxquels se rattache la théorie postcoloniale dans les départements de sciences humaines et sociales et en philosophie. Mais plus fondamentalement, je pense que la raison de cette non-réception relative est que n'a pas encore été reconnu le chiffre d'une expérience propre à l'existence francophone sur le continent américain qui puisse permettre de traduire cette critique de la postcolonialité dans l'ensemble de la culture. C'est-à-dire que l'on n'a pas tout à fait réussi à

ce jour, dans l'univers franco-américain dont le Québec est la matière critique, à s'approprier une expérience coloniale qui puisse faire l'objet d'une émancipation intellectuelle totale. C'est à cet usage que je souhaite faire un retour sur *Location of Culture* d'Homi Bhabha.

(Se) traduire le langage du colonisateur

L'intervention de Bhabha est d'abord une intervention dans le corps littéraire. Il propose à l'observateur de la culture des outils qui puissent permettre de rendre visible, dans la langue même, l'expérience de la colonisation, une vie symbolique de la matière vivante colonisée. Bhabha ouvre ainsi les entrailles de la littérature des migrants, des exilés, des dépossédés, des racialisés, des minorités internes pour y détecter les mécanismes d'intensification propres à leur expérience du monde (qui est aussi sa propre expérience, faut-il le rappeler : Bhabha, né en Inde en 1949, sera éduqué dans les universités de Grande-Bretagne et fera carrière dans la Ivy League des États-Unis) – cela pour y entendre un chant inédit, celui qui monte des confins des lettres et qui se constitue en résistance vivante à la culture impériale. « *Car la critique, écrit-il, doit s'efforcer de réaliser pleinement les passés non dits, non représentés, qui hantent le présent historique, et d'en assumer la responsabilité.* »

L'HYBRIDITÉ EST LE TRAVAIL DE LA CULTURE SUR ELLE-MÊME, PAR SES MARGES, PAR SES IRRÉSOLUTIONS – JUSTEMENT DANS LA CONTAMINATION, DANS L'IMPURETÉ LINGUISTIQUE ET LES RÉSONANCES SÉMIOTIQUES PARADOXALES, PAR LES IMAGES DIALECTIQUES – PAR L'INTERSECTION DE L'IMAGINAIRE ET DE L'HISTOIRE.

Bhabha propose ainsi un ensemble d'outils hétéroclite et surprenant pour entendre ce qu'il appelle, dans la préface ajoutée à la traduction française, une forme de cosmopolitisme vernaculaire. Faisant appel à la fois à Fanon, Foucault, Benjamin, Freud, à la théorie féministe et la critique ouvrière, à Toni Morrison ou Salman Rushdie, il cherche à produire les signes de l'ambivalence de la culture comme forme plus éthique de sa vérité – faisant apparaître le processus de formation de la culture homogène des États coloniaux comme une matrice vivante où la vérité chemine de manière hésitante, incomplète, violente et contradictoire.

Au cœur de cet appareil théorique qui relève du bricolage propre à la pensée sauvage définie par Lévi-Strauss se trouve la notion d'hybridité. Cette figure de pensée permet à Bhabha de concevoir un espace de traduction (c'est-à-dire d'interprétation) où les choses ne sont ni l'une ni l'autre, et sans doute l'une dans l'autre, où se joue entre les unités un rapport de négociation plutôt que de négation : noir/blanc, victime/bourreau, natif/étranger, franco/anglo, colonisateur/colonisé. Dans cet entre-deux, ce « ni-ni », se forment des objets nouveaux, littéraires et politiques, qui sont de l'ordre de l'événement et de l'énonciation : des objets qui s'activent par la critique – par la traduction, par l'interprétation.

Ces objets culturels hybrides trompent nos attentes politiques d'opposition et d'unité, ils sont définis par la structure différentielle du moment d'intervention que l'espace de traduction permet de reconnaître, où est permis le jeu, au double sens indiqué par Derrida dans « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines » : quelque chose qui à la fois joue (s'amuse) et crée de l'espace (donne du jeu). C'est dans cette hybridité que se trouve « *la réalité de la limite ou du texte limite de la culture* » – l'impossible unité d'une grande culture nationale. Cette hybridité ne se résout pourtant pas dans la notion libérale de multiculturalisme, qui résorbe pour Bhabha toute ambivalence, qui trace clairement les délimitations, qui efface toute possible contamination, toute possible erreur. L'hybridité est le travail de la culture sur elle-même, par ses marges, par ses irrésolutions – justement dans la contamination, dans l'impureté linguistique et les résonances sémiotiques paradoxales, par les images dialectiques – par l'intersection de l'imaginaire et de l'histoire.

L'hybridité inhérente à l'énonciation colonisée correspondrait à un temps d'incertitude culturelle qui, ici Bhabha reprend Fanon, correspond également au temps de la libération. C'est ainsi que le corps de cette littérature-monde (*world literature*), dont les origines peuvent se retrouver dès la *Weltliteratur* goethéenne, et ses ramifications dans le *Manifeste* de Michel Le Bris et Jean Rouaud, en son événement même constitue une résistance concrète à l'empire. Il n'y va pas d'un agir politique au sens arendtien, où l'être humain exerce sa liberté par la participation à la cité. Le colonisé, le minorisé, le racisé, le marginal, l'exploité parle, rêve, écrit et, parlant, rêvant, écrivant, il se traduit à lui-même la langue coloniale, il la hante, il l'écarte, il l'insémine, il la révèle. Le *outcast* proliférant active une bigarrure qui

est à la pensée impériale une blessure qui ne veut pas cicatriser, un stigmate. Il y va dans le cosmopolitisme vernaculaire de Bhabha d'une politique de la ruine dont l'existence témoigne de conditions concrètes et métaphoriques de superfluité des peuples. C'est l'ombre d'une humanité au travail poétique de sa négation – et c'est cela qu'il y a à traduire dans le projet d'une critique littéraire postcoloniale.

L'OMBRE D'UNE HUMANITÉ AU TRAVAIL POÉTIQUE DE SA NÉGATION – [...] C'EST CELA QU'IL Y A À TRADUIRE DANS LE PROJET D'UNE CRITIQUE LITTÉRAIRE POSTCOLONIALE.

Traduire l'expérience coloniale

On a souvent dit des textes d'Homi Bhabha qu'ils étaient illisibles, que sa prose était obscure, et que ce caractère indéchiffrable indiquait peut-être une part de fumisterie – comme on l'a dit aussi de Derrida et des auteurs associés à la « nébuleuse postmoderne », notamment dans le contexte de l'affaire Sokal à la fin des années 1990. Il est vrai que l'auteur, dont les propos sont généralement abstraits et qui développe ses thèses par superposition et par ritournelle plutôt que par progression logique, lorsqu'il travaille directement dans le texte littéraire, crée le concept à partir de celui-ci plutôt que de lui appliquer une mesure théorique. Les exercices d'analyse succèdent aux développements théoriques, et c'est en quelque sorte par accumulation que l'argumentaire trouve son efficacité. Lire Bhabha, ce n'est pas se faire expliquer quelque chose, c'est s'entraîner de manière active à l'hybridité, c'est développer une accoutumance, un mode, une posture de traduction culturelle.

Bhabha n'est par ailleurs pas intimidé par les difficultés que posent cette langue de la littérature-monde dont il veut rendre visibles les puissances : la recherche d'un espace de traduction où peuvent exister en même temps les choses qui s'opposent, dans leurs paradoxes, dans leurs contaminations respectives, exige une minutie de la lecture, une patience du regard pour lequel une exigence de clarté ne peut suffire et qui, peut-être, s'assimilerait même ici à un geste de refus de cette littérature. Et cette hybridité active du cosmopolitisme vernaculaire de la critique bhabhaienne est à sa façon jargonneuse : les langues s'y superposent et s'y entremêlent et le « slang » y rencontre le latin, on y retrouve les faux amis que le

poète aura voulu, les jeux rendus possibles par la traduction, et des systèmes de références improbables – indigènes et ouvrières et femelles et lettrées. L'hybridité propre aux langues de la littérature-monde, qui correspond au principe primitif de « faire avec ce que l'on a », est une forme justement impure, vulgaire, voire même parfois prétentieuse d'érudition que Bhabha maîtrise parfaitement.

Il y a également chez Bhabha une forme de pudeur, que je prends pour le reflet du caractère indicible de l'expérience coloniale dans le contexte intellectuel contemporain – le prix payé pour qui veut théoriser *cela*. En effet, l'histoire n'a pas d'entrée dans *Location of Culture*. Ni sous la forme de l'expérience, ni sous la forme d'une étude des contextes. Bhabha est le plus direct quand il relate les propos de Fanon. Par celui-ci, l'auteur se permet de dire de manière franche la brutalité, le désir de révolution, le ressentiment, le racisme, la terreur. Ailleurs, l'arrière-plan politique du colonialisme ne filtre qu'à travers les catégories philosophiques qui sont présentées en contrepoint à l'hybridité et dans les catégories psychanalytiques qui sont appliquées à l'étude des structures littéraires postcoloniales. Un effet de désincarnation affleure parfois à la lecture, et on a le sentiment qu'il s'agit de décrypter quelque chose qui est caché et qui doit rester caché – un théâtre secret où se jouent les jeux de pouvoir de la vie symbolique dans l'empire. Que l'on doit, je crois, d'abord se traduire à soi-même.

Traduire Bhabha, traduire l'Amérique

Ce qui mène à la question de la traduction de la théorie postcoloniale, et au travail du traducteur – de la prose de Bhabha, ou de Spivak, ou d'Achille Mbembe, ou encore, plus près de nous – problème urgent ! – de Taiaiake Alfred, Patricia Monture, Howard Adams, Rita Joe, Eden Robinson, Tomson Highway, Gerald Vizenor, Paula Gunn Allen, Robert Warrior, Vine Deloria Jr., Maria Campbell, Emma LaRocque, Beatrice Culleton, Audra Simpson ou John Borrows. Comment traduire l'acte esthétique ou politique de l'auteur issu de la colonisation, de l'exclusion, de la racisation ? Avec quelle langue ? Qu'en est-il de l'expérience qu'il s'agit de traduire ? Comment transposer dans un nouveau système de signification les puissances impériales contradictoires qui habitent l'événement d'expression vernaculaire de l'auteur colonisé ? Peut-on rendre en français, dans le cas des auteurs indigènes d'Amérique du Nord, le fait d'une langue anglaise utilisée à rebrousse-poil, en rébellion, se servant d'une culture pour en faire vivre une autre ? Et dans quel français ?

Peut-être ne comprend-on mal ou n'est-on irrités par l'écriture de Bhabha que lorsqu'on se refuse au jeu de voiles et à l'entreprise de ruine qui s'y joue - et peut-être qu'une traduction n'est pas en mesure de mettre en œuvre ce jeu et cette entreprise si le traducteur ne se met pas en contact avec les puissances coloniales qui habitent la langue dans laquelle il traduit. Mais où se trouvent ces puissances, cette langue ? Et il faut poser très franchement la question : peut-on importer un texte écrit au Massachusetts par un Indien de l'Inde en passant par Paris (c'est-à-dire par ce que le philosophe Robert Hébert appelle le « *détour atlantique* » ? Est-ce que la traduction de la littérature-monde peut même *avoir lieu* dans l'imaginaire de la langue *française*, c'est-à-dire la langue de Paris, la langue de Françoise Bouillot, la langue de l'Université de Montréal, le français radio-canadien ? Tant que ce détour atlantique sera nécessaire, peut-être qu'il ne pourra tout simplement pas y avoir de réception politique de la théorie postcoloniale dans la vallée du Saint-Laurent. Ni de philosophie *in situ* de quelque ordre que ce soit.

Peut-être que pour (se) traduire Bhabha et les autres, il faudrait savoir passer par les imaginaires du français algérien, camerounais, cadien, beauceron, ontarien, mitchiff, chiac, joual, canuck, créole - peut-être que c'est dans la langue bâtarde des minorisés et des racisés et des colonisés des Amériques (ce que la linguiste France Martineau appelle la langue du « *locuteur malhabile* ») qu'il est possible de trouver l'acte insurgeant de traduction culturelle propre à cette littérature. Aux frais d'une reconnaissance de l'espace oral/aural où gît cet imaginaire - qui passe par le récit, le conte, le manifeste, l'illettrisme, les travaux manuels, le rapport aux animaux, le cinéma, la musicalité du parler. Pas une langue blessée qui témoigne de la colonisation de « l'homme québécois » (jamais !). Plutôt : une plateforme de traduction colonisée, ses tensions, ses scories,

ses arrière-plans. Une méthode, une science, une poétique. Non pas traduire dans cette langue - mais traduire par les puissances de cette littérature, en travers de cette littérature, en connaissance de cause. Pour atteindre ce qui est insurgeant dans le « bas-fond commun » de la Franco-Amérique.

Il y a des précurseurs qui mettent déjà à l'œuvre cette plateforme de traduction - Louis Fréchette, qui raconte entre deux histoires de Jos Violon comment il fabriquait des bombes, enfant, à la Pointe-Lévis ; Jacques Ferron, qui invente des lettres pour faire parler le territoire de la Franco-Amérique en toute ironie ; Pierre Perrault, si mal compris, qui a cherché à faire entendre une langue libre parce que maître des choses de la terre et de la mer ; José Mailhot et Rémi Savard, qui sont allés « à fond perdu » s'assimiler aux Innus de la Côte-Nord ; Jacques Leduc, capable de faire voir sans complexe les superpositions ontologiques du glacier de Schefferville ; René Lussier, qui transcrit la musique de la parole recueillie sur le chemin du Roy ; Jean Marc Dalpé, qui traduit Tomson Highway dans le nord de l'Ontario ; Robert Lepage, qui raconte sa vie en *Speak White* dans 887 ; Bernard Gosselin et ses artisans de fin de ligne ; Georges Sioui, de Wendake, qui sonde les profondeurs de la simplicité en croisant la poésie et l'histoire ; Robert Hébert, qui philosophe à la manière de Kerouac lorsqu'il écrit en français ; Jean Morisset, le baroudeur du Grand Nord et du Grand Sud qui refuse de faire une différence entre la vallée du Saint-Laurent et les Antilles ; tous théoriciens et poètes d'une hybridité affranchie du coin colonial du sentiment d'incomplétude : il n'y a pas de futur, il n'y a que ce devenir à prendre à bras le corps, avec sa drôle d'histoire, avec son bagou, avec son chiffre - assurément résidu de l'empire, et aussi résolument mêlé, jazz, traduit au carré, improbable, dans une langue voyageuse, contradictoire, parfaitement libre et sans trajectoire claire. Une culture, en somme. ■

FORMATS

